bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

ATOUT SENS

TRIMESTRIEL N°51 // JUIN 2023

ET SI...

regarder la peur en face

Bureau de dépôt : 6730 TINTIGNY - P501399 - Ed. Responsable : Véronique HERMAN, rue Saint-Nicolas, 84 - 5000 Namur

Édito

Et si…

Sur l'échelle du sérieux, quel qualificatif attribueriez-vous à l'imagination : fiable ou frivole ? Structurante ou imprévisible ? Essentielle ou inutile ?

Et si…

« *l'imagination était la seule chose en notre possession qui soit – qui puisse être – suffisamment radicale pour nous permettre de passer le cap [des graves menaces pour la planète et l'humanité], pourvu, bien entendu, qu'elle soit assortie de courage et d'actes* »… Ce sont les mots de Rob Hopkins, cet enseignant britannique de la permaculture, initiateur en 2005 des Villes en transition, dans sa publication : *Et si… on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* (traduit en français en 2020).

Et si…

Des associations bruxelloises s'associaient pour faire place aux droits de ceux qui se sont perdus dans les dédales des démarches administratives, pour leur permettre de retomber sur leurs pattes et sur leurs droits, en commençant par se rencontrer, en chair et en os, sur la place… aux pages 3 et 4.

Et si…

La peur était un sujet à prendre au sérieux, à regarder en face, à habiter, à considérer (plutôt qu'à fourrer sous le tapis) pour mieux en faire un guide voire un levier pour agir. Pour construire un avenir plus désirable. Pour activer les imaginations des un.e.s et des autres, justement ! Et ce, grâce à une première expérience d'articulation entre peur et récit, au week-end d'avril dernier, avec l'asbl Ecotopie. À découvrir dans ce dossier aux page 5 à 11.

Et si…

Elles avaient viré leur patron pour organiser elles-mêmes leur travail de nettoyage, le rendre plus respectueux de leurs conditions humaines… aux pages 12 et 13.

Et si…

Les fake news, les fausses nouvelles et autres manipulations des médias ou des réseaux sociaux, étaient contrées par nos esprits critiques, grâce à l'éducation populaire et à une session de formation à Hurtebise, aux pages 14 et 15.

Et si…

La lecture de ces pages avaient ce pouvoir magique qu'ont parfois les récits, de libérer votre imagination pour créer le futur que nous voulons ?

Si c'était le cas, surtout racontez-le nous !

Bonne lecture

Bénédicte Quinet

Rédac'chef

Bénédicte QUINET

Équipe de rédaction du numéro

Murièle COMPÈRE
Vanessa DELLA PIANA
Lucie DEMENTEN
Dominique DESCLIN
Bénédicte QUINET

Relecture

Anne-Marie CLAMOT

Mise en page & illustrations

Renaud HOEDT
Bénédicte QUINET

Abonnements

« Atout sens » paraît quatre fois par an, en mars, juin, septembre, décembre.
Prix : 15 euros
Prix de soutien : 40 euros
Compte : BE97 0010 8274 8049

Asbl Centre de formation Cardijn (Cefoc)
rue Saint-Nicolas, 84
5000 Namur
Tél. : 081/23.15.22

info@cefoc.be
www.cefoc.be

Sommaire

Partenaires

3 « Place à nos droits » : une initiative de la coordination sociale de Laeken

Dossier : Traverser nos peurs,...

6 L'avenir vu de ses 22 ans

7 Être ou ne pas être… apeuré, effondré

9 J'ai peur ! Raconte-moi une histoire ! Racontons-nous des histoires...

Échos

12 Écoutez cette histoire

14 Libérons-nous des fake news

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

« PLACE À NOS DROITS » :

UNE INITIATIVE DE LA COORDINATION SOCIALE DE LAEKEN

La coordination sociale de Laeken (C.S.L.) est un regroupement d'acteurs sociaux, de différents secteurs (publics ou privés) : aide sociale, petite enfance, écoles des devoirs, maisons médicales, squat multi-activités, aide au logement, maisons de quartier,..Une nouvelle expérience en synergie visait à aller dans l'espace public faire place aux droits de celleux qui se seraient peut-être perdus dans les dédales administratifs.

Murièle COMPÈRE

La CSL est un espace de rencontre ouvert à de nombreuses associations laekenoises. Elle vise à créer des synergies entre les différentes structures membres et à générer un impact positif sur les actions des un.e.s et des autres. Depuis de nombreuses années, l'objectif de cette coordination d'initiatives locales est aussi de favoriser l'émergence de pratiques nouvelles et de construire une sorte de front commun pour porter des contestations et revendications politiques face à un système qui non seulement génère des inégalités mais qui les normalise. Suite à la pandémie et au confinement, lorsque les acteurs de la CSL se sont retrouvés, plusieurs faisaient des constats alarmants et avaient de plus en plus de mal à remplir leurs missions. Les demandes d'aide des habitants se multiplient, en lien avec les difficultés de vie qui augmentent ; le chemin pour parvenir aux différents services se complexifie et le cloisonnement des interventions des professionnels fait qu'il est difficile pour une personne de trouver une aide adaptée à sa situation particulière. Résultats : les « usagers » ne se sentent pas entendus, ils sont renvoyés d'un service à un autre, ne parviennent pas à trouver une réponse à leurs questions ou à obtenir l'aide à laquelle ils ont droit. Le découragement prend alors le dessus et ces personnes « laissent tomber », renonçant parfois à faire valoir leurs droits. Certains services disent avoir perdu une partie importante de leur public ou faire face à des situations dramatiques pour lesquelles ils n'ont pas de réponses. Chez les professionnels aussi le découragement prend place.

Pour réagir à ces constats, la CSL propose d'expérimenter une autre manière de faire le travail social : faire ensemble, dans un même lieu largement ouvert, avec pour objectifs de soigner l'accueil, de faciliter l'accès pour tou.te.s, de décloisonner et aussi de dénoncer ce qui « ne fonctionne pas bien » actuellement.

Une expérience de travail social... sur la place publique

Cette idée se concrétise sous la forme d'événements récurrents, organisé sur la place Bockstael (une place centrale à Laeken) et co-construit par les associations. Une première édition a eu lieu en juin 2022, sous la canicule. La seconde un jour froid de novembre.

Lors de ces deux événements, quatre pôles structurent la mise en œuvre de ce travail social alternatif : le logement, l'emploi, la famille, la santé. Dans chacun de ces pôles, des travailleurs sociaux de différents services et associations sont là pour informer, écouter les demandes, prendre rendez-vous, voire même pour tenter de résoudre certaines situations en direct. Ces pôles, disposés aux quatre coins de la place, sont aussi une occasion d'échange et de rencontre entre professionnels, une occasion de chercher ensemble des solutions en tablant sur leurs ressources complémentaires. Des traducteurs sont présents pour faciliter les échanges avec un public qui ne parle pas toujours le français.

Au centre de la place se trouve un espace d'accueil et de rencontre. On y sert des boissons et de la soupe, il y a des sièges pour s'asseoir et bavarder. Des personnes sont plus particulièrement chargées de l'accueil basé sur l'écoute. Ces accueillant.e.s peuvent ensuite diriger les personnes vers un pôle, les guider dans leur parcours ou simplement les inviter à s'asseoir pour parler. De nombreux acteurs se sont mobilisés pour ces deux événements et de nombreuses personnes y sont passées, s'y sont attardées, y ont trouvé une réponse, un soutien, un espace de respiration.

Et le Cefoc là-dedans

En novembre 2022, des permanentes et des participantes de groupe participent à l'événement. C'est l'occasion de faire des ponts entre ce qui se vit à Bruxelles et ce qui se vit dans d'autres régions. Des participantes du groupe Cefoc de La Louvière, qui a travaillé la question du numérique, sont présentes. Elles y voient l'occasion de prendre part à une interpellation politique sur l'impact du « sans contact » dans la vie en société. Ce jour-là, elles accompagnent la mise en œuvre d'une « machine à exclure ». Le principe est simple : on vient avec une demande, c'est la machine qui répond : « *Vous êtes le 94e appelant en ligne. Veuillez patienter ou rappeler plus tard* » ; « *Nous ne sommes pas compétents pour votre demande. Veuillez vous adresser à la bonne administration* » ou encore : « *Nos bureaux sont actuellement fermés. Pour toute information, vous pouvez nous joindre par téléphone ou via notre site internet* »... Autant de piqûres qui permettent d'amorcer un échange avec les passants.

Les permanentes du Cefoc font circuler un « arbre à parole » qui permet de recueillir les paroles de tous les participants : habitants, usagers de services ou travailleurs sociaux. Des fruits, des manques, des suggestions d'amélioration sont ainsi recueillis. Lors de la première édition, un retour sur ce que les habitant.e.s avaient pu retirer de cet événement avait manqué. En novembre, ces paroles sont récoltées et sont encourageantes : l'ambiance et les rencontres sont appréciées, des informations utiles ont été reçues pour connaître et accéder à ses droits, des rendez-vous ont été pris, des gestes d'entraide ont été posés et rendus visibles. Le fait de circuler sur la place et à l'entour permet aussi d'inviter des passants à venir participer d'une manière ou d'une autre à l'événement, ne serait-ce que pour partager un moment convivial, un chocolat chaud avec les enfants…

Des situations sans réponse... à l'envie d'interpeller ou d'agir

Malgré cela, tout au long de l'après-midi, les travailleurs sont confrontés à des situations pour lesquelles il n'existe pas de réponse. Par exemple, si le « droit » au logement pour tous existe comme principe, les moyens ne sont pas suffisants pour que chacun.e puisse réellement y avoir accès. Vu le manque de logement sociaux, certaines personnes s'entendent dire qu'elles devront attendre dix ans. Et on fait quoi en attendant ?

Pour la troisième édition, un « Espace pour contrecarrer l'impuissance face aux problèmes sans solutions » pourrait voir le jour. Groupe de parole, forum ou mobilisation, la forme reste à préciser, avec l'objectif de dépasser les questions que l'on n'arrive pas à résoudre. Cette troisième édition aura lieu le samedi 23 juin 2023 : avis aux amat.rice.eur.s !

TRAVERSER NOS PEURS, OSER ESPÉRER !

Pour mettre au travail la thématique de nos peurs collectives, nommées « peurs sociétales » durant le week-end d'avril : des peurs pour l'avenir de l'humain et de la planète, le Cefoc a fait appel à l'association Ecotopie, un laboratoire d'écopédagogie, une structure qui fait de l'éducation à l'environnement un levier de transformation de la société.

Il s'agissait à la fois de travailler ces peurs, d'oser y plonger, et de proposer un travail à partir de récits ou pour construire des récits, comme outil d'émancipation des peurs.

Le dossier rend compte de certains moments de ce travail. Il garde la trace de quelques récits créés ce week-end là, et de quelques réflexions sur ce que permettent les récits. Il ouvre à d'autres récits dont il a peu été question, liés à la spiritualité, religieuse ou non…

Le dossier se clôture avec une histoire racontée à une réalisatrice qui en a fait un film documentaire : Le Balai libéré. Une histoire qui se veut comme une sorte de prolongement du week-end, un récit pas tout à fait comme les autres, un coup de balai pour se libérer de quelques évidences du monde capitaliste : des femmes nettoyeuses ont viré leur patron !.

L'avenir vu de ses 22 ans

Travailler des questions de société avec des personnes d'âges différents, c'est toujours intéressant. Il est apparu durant ce week-end que, sur un sujet pareil, lié à la peur pour l'avenir, c'était presque indispensable. Ainsi, ce dossier s'ouvre avec les mots de Lucie, 22 ans, qui participait à son premier week-end Cefoc.

Lucie DEMENTEN

Nous, les jeunes d'aujourd'hui, sommes né.e.s dans un monde mondialisé, où la consommation et le virtuel ont une place très importante. Chaque génération doit faire face aux problèmes de son temps. Celui auquel nous allons devoir faire face, c'est la catastrophe climatique. En effet, les générations précédentes nous ont légué un monde en piteux état. Le mode de vie occidental n'est pas viable ni durable, et nous devons changer nos habitudes. Si tout le monde vivait comme les Belges, il faudrait environ trois planètes pour subvenir à nos besoins. Cette année, en Belgique, la date du jour du dépassement (Overshoot Day en anglais) est tombée le 26 mars : à cette date, nous avons épuisé toutes les ressources que la Terre pouvait renouveler, et nous consommons donc à crédit celles de l'année suivante.

Il est grand temps de changer notre manière de vivre et de penser, car le changement climatique n'est pas juste une menace qui pèse sur nous et qui risque de nous affecter d'ici 50 ans : il est déjà là, bel et bien présent, avec ses conséquences très concrètes. Certes, nous sommes moins touché.e.s en Europe que dans d'autres parties du monde. Certain.e.s ont donc du mal à s'en rendre compte, mais c'est déjà une réalité. Nous en avons eu un aperçu lors de l'été 2021, avec les grandes inondations en Belgique, ou avec la canicule de l'été 2022. Dans d'autres parties du monde, ces catastrophes naturelles font partie du quotidien de beaucoup de personnes.

Je suis indignée par cette grande inégalité : ce sont celles et ceux qui sont le moins responsables du changement climatique qui en subissent le plus les conséquences. Mon indignation augmente encore quand je vois les politiques migratoires de nos pays européens. On détruit l'environnement des autres, mais on refuse d'accueillir celles et ceux dont le pays n'est plus habitable. Je suis convaincue que le problème climatique est étroitement lié à des enjeux sociaux : il ne peut pas y avoir de justice climatique sans justice sociale.

Mais comment faire face à tout ça quand on est jeune ? Depuis toute petite, je suis consciente de ces enjeux, et à mon échelle, j'essaye de participer au changement de notre société. Mais parfois, mes efforts me paraissent vains ; parfois, j'ai l'impression d'être (presque) la seule à me bouger pour changer les choses. C'est ainsi qu'est née mon éco-anxiété. Je fais régulièrement des crises d'angoisses par rapport à l'avenir. Pas spécifiquement le mien, puisque je suis extrêmement privilégiée, mais plutôt l'avenir de toute l'Humanité, et surtout des populations défavorisées.

Au quotidien, je lutte contre cette éco-anxiété. Il y a des jours où je n'ai même plus envie de vivre, de faire partie de ce monde si injuste. Malheureusement, mon éco-anxiété me paralyse et m'empêche d'avancer. J'ai donc commencé à chercher des solutions pour apprendre à vivre avec elle.

C'est ainsi que je suis tombée sur une publicité pour le week-end de formation organisé par le Cefoc. J'ai été étonnée à mon arrivée, car j'étais la seule personne de ma tranche d'âge. Au début, ça m'a fait un peu peur, mais finalement ça a été une super chouette expérience ! J'ai rencontré de très chouettes personnes, avec qui j'ai pu avoir un échange intergénérationnel, et qui m'ont un peu rassurée sur le fait qu'il est possible de survivre dans ce monde en étant aussi sensible que moi.

Le travail au cours de ce week-endn'a pas été sans difficultés, car avant de trouver des manières pour dépasser ses peurs, il fallait se plonger tout entier.e dedans… Mais les exercices proposés m'ont vraiment aidée. Nous avons réfléchi à la question des récits, et comment ceux-ci peuvent nous aider à dépasser et à vaincre nos peurs, ou en tout cas à vivre avec elles ; comment, par le récit, nous pouvons transformer la réalité, changer le monde, ne fût-ce qu'à notre petite échelle. Je suis repartie un petit peu apaisée car j'ai trouvé une nouvelle piste pour soulager mes angoisses. Merci au Cefoc ! J'ai hâte de participer au prochain week-end, organisé en octobre, sur le thème « Fin du monde, fin du mois ».

Être ou ne pas être… apeuré, effondré

Dès la préparation du week-end, la peur marchait sur des œufs. Fallait-il en parler, l'empoigner, la nommer dans le titre ou tourner autour, l'évoquer timidement, tenter de l'apaiser directement ? Il y a tellement peu de lieux pour apprendre à devenir compétent.e.s en matière de gestion des émotions et des peurs qu'on se sent parfois comme un éléphant dans un magasin de porcelaine avec les questions que nous pose l'avenir.

Bénédicte QUINET

Pour commencer le travail du week-end, dans le premier temps en atelier, les participants étaient invités, en duo, à mettre des mots sur leurs « peurs sociétales », à partir de l'une des deux phrases suivantes : « *L'État de la planète et de la société provoque en moi…* » ; « *Ce qui m'inquiète le plus dans les crises que nous vivons, c'est…* ». Ensuite, en groupe, il s'agissait d'exprimer les émotions suscitées par ces échanges à deux. Nous étions toujours traversé.e.s par des émotions, pas toutes agréables, quand il s'agissait, après l'échange en sous-groupe, de choisir « son coup de peur » (ce qui nous fait le plus peur), d'évaluer comment ça impacte notre vie, et d'écouter finalement les peurs des autres sous-groupes, sous forme de « bandes sonores ». Nommer les peurs, être à l'écoute de celles des autres, les discuter, s'en étonner, faire des rapprochements, autant d'occasions de s'exercer à cette compétence.

Comment ça fonctionne une émotion ?

L'émotion est une réaction primitive, immédiate, physique à un élément déclencheur. Les émotions primaires sont la peur, la joie, la colère, la tristesse, la surprise et le dégoût. Elles se manifestent dans notre corps par des sensations : par exemple des papillons dans le ventre quand je suis amoureux ; le cœur serré quand le stress monte ; les poumons oppressés quand l'angoisse me gagne. Stress, angoisse font partie de « la famille de la peur ». Trois jeux réalisés par la fédération des plannings familiaux permettent d'aider, dans les groupes de formation ou dans différents contextes éducatifs, à exprimer ses sensations, ses émotions (ou sentiments) ou ses besoins. Comme pour toutes les compétences, ça s'entraîne. Plus on apprend à conscientiser et nommer ses ressentis, plus on est capable de comprendre ce qui se passe dans notre corps. Et finalement d'en faire quelque chose, de formuler des besoins, d'agir. Étymologiquement, émotion, c'est « motion », le mouvement. D'un point de vue biologique, une émotion est un signal d'alarme du corps qui indique qu'il faut bouger. La peur nous fait fuir ou nous battre, la colère nous fait dire non. Les émotions doivent nous faire bouger, il y a un problème quand on ne bouge pas.

Mise en commun sonore : "Ce qui m'inquiete le plus…"

Le pouvoir des médias, la désinformation, le manque d'esprit critique.

Le niveau scolaire qui baisse.

Le rejet des étrangers.

L'installation dans la routine.

Le manque d'organisation face à la disparition du pétrole, les limites et la destruction de la nature, de la planète, un monde invivable.

D'inspirer de l'éco-anxiété chez les jeunes.

La violence liée aux catastrophes naturelles.

Les injustices : celleux qui polluent le moins sont celleux qui subissent le plus les impacts du réchauffement climatique…

Le déni des dominants, l'écrasement des plus faibles, la pauvreté qui augmente !

Dans nos sociétés, à l'école ou ailleurs, nous apprenons assez peu à considérer nos émotions comme guides, à en faire quelque chose. Nous apprenons plutôt à mettre nos émotions sous le tapis, à les étouffer (particulièrement celles qui sont désagréables). Nos contextes éducatifs apprennent plutôt à se méfier des émotions, à ne pas les écouter… Car ce n'est pas rationnel, pas raisonnable, pas « sérieux » ! Commençons donc par les prendre au sérieux !

Comment avoir + peur de la catastrophe ?

Dans une vidéo accessible sur Internet, Pablo Servigne, réagit au reproche que l'on fait aux collapsologues comme lui de « faire peur » : vous viendrait-il à l'idée de reprocher l'incendie à ceux qui crient au feu ! Par ailleurs, il affirme que nous n'avons pas assez peur : l'humain n'est pas capable d'appréhender les risques pour la planète qu'il engendre lui-même, tellement ils sont grands. Il évoque notamment le danger nucléaire et l'ampleur des dégâts impossibles à appréhender par l'humain pourtant capable « d'appuyer sur le bouton ».

Le collapsologue insiste : nous devons apprendre à vivre les peurs, à les traverser pour ne pas rester paralysés, figés, pour savoir gérer quand se produit une catastrophe. C'est aussi une manière de se prémunir contre les risques de se faire manipuler : par exemple, l'attrait des logiques de contrôles censés nous protéger (contrôle aux frontières, cameras partout...). Dans plusieurs de leurs écrits collapsologiques, Pablo Servigne, Gauthier Chapelle, Raphaël Stevens renvoient à la nécessité de regarder la peur en face pour se donner les moyens d'éviter les catastrophes envisagées et craintes, pour se mobiliser et agir ensemble. Par ailleurs, ils invitent à cultiver en soi la joie et l'espoir. Ils reprennent une citation de Vaclav Havel, écrivain dissident, devenu président de la Tchécoslovaquie en 1989 : « *L'espoir ne se fonde pas sur le résultat de nos actions mais sur la certitude que ce que nous faisons est juste, quoi qu'il arrive* ». Les récits sont une piste mise en œuvre durant le week-end pour nommer les peurs, les traverser et éventuellement nourrir la joie, l'espoir en contrepoint.

La collapsologie est un courant de pensée multidisciplinaire qui envisage les risques, les causes et les conséquences d'un effondrement de notre civilisation.

Pour aller plus loin

Lien vers la vidéo :
« Comment ne pas avoir peur de la catastrophe ? » :

https://www.youtube.com/watch?v=vSy3Eydkfa0

Retrouver l'analyse n°1 de janvier 2023 :
« Regarder l'effondrement en face : entre peurs, polémiques et leviers ».

Exemple de récit produit par Myriam

Chaque participant, à partir des peurs, qu'il avait nommées ou entendues, a choisi une photo et travaillé à construire un mini récit. Imaginez : une page de journal intime a été trouvée. À partir d'une photo, chacun choisit le personnage de la photo dont il va raconter ce morceau de journal intime retrouvé...

Ah, mon Marcel, si tu savais ! Tout ce qui se passe ici depuis que tu es parti...

Mr Dupont dit être en retard dans la production, que nous devons remplir les quotas pour la fin du mois.

Tu connais la femme à Jules, celle qui se fait toujours si petite, qui s'efface devant tout le monde, celle qu'on voit à peine jusqu'à l'oublier totalement, qui obéit aux ordres sans sourciller !

La pause a été raccourcie de moitié pour faire gagner des minutes de production. Tu ne me croiras pas, figure-toi qu'elle est montée sur la table, et, elle a commencé à vilipender, maugréer, râler, rouspéter, avec tant de colère, de hargne, de conviction qu'elle m'a littéralement scotchée, tant ses allégations, revendications auraient fait ruer un cheval de bois.

Elle ne cessait de dire « Stop ! Ça suffit ! Il est temps de..., il faut que tout cela change ! ». Combien faudra-t-il de Marie Lagarre morte à son établi pour qu'enfin on crie toutes « Stop ! Ça suffit ! Plus de mort au boulot, d'épuisement, de maladies... » ?

Ben oui, tu ne peux pas comprendre, Marie est venue ce matin comme tous les autres jours, mais cette fois, dans un état... ! Brûlante de fièvre. Elle n'avait pas le droit de s'absenter, de se soigner et... elle a convulsé et est tombée morte, là devant nous, impuissantes ! Elle est morte comme ça sans rien dire, sans se plaindre. Et la femme à Jules ne dit jamais rien, mais si on touche à un cheveu de ses femmes... elle est comme ça, c'est comme si c'était elle qui était torturée !

Et comme une flambée de brindilles, même Marie-Madeleine s'est levée et elle aussi a crié « Stop ! »

J'ai peur !

Raconte-moi une histoire ! Racontons-nous des histoires...

Des grands « récits » structurent depuis toujours le vivre-ensemble. Au fil de l'Histoire, les mythes, les religions ou encore les diverses idéologies politiques contribuent à donner un sens à l'aventure humaine et à imprimer des orientations pour la vie en société. Ces récits viennent faire écho aux peurs qui, elles aussi, traversent l'histoire de l'humanité depuis toujours : peur de la peste, de la famine, de la guerre, des hérétiques, des étrangers… Aujourd'hui, des peurs continuent de s'exprimer, en particulier à l'égard de la perspective de l'effondrement de notre société industrielle. Une « éco-anxiété » se développe face à la catastrophe environnementale. Dominants ou émergents, quels sont les récits qui, aujourd'hui, viennent en réponse à nos peurs ? Et que produisent-ils ?

Vanessa DELLA PIANA

Pour la philosophe Isabelle Stengers, le récit dominant, celui dans lequel nous baignons toutes et tous, met clairement en danger nos sociétés. Un des éléments au centre de « l'histoire » qui nous est contée, depuis l'avènement du capitalisme, est que la nature est séparée de l'être humain. Elle est considérée comme un objet, que l'on peut exploiter à notre guise et sans limite : « *On exploite ce qui peut être exploité, on extrait ce qui peut être extrait, et le reste est déchet. Ça fait partie de l'histoire dans laquelle nous avons été embarqués et dans laquelle nous avons embarqué le reste du monde par colonisation interposée. Nous avons détruit des manières de vivre qui étaient prudentes à l'égard de la nature. Nous avons fait voler en éclat toute possibilité de faire attention, tout souci des conséquences. Cette idée que c'est notre rôle de dominer la nature fait là encore partie de l'imaginaire* ».

Imaginaire et imagination

Pour la philosophe, l'imaginaire est différent de l'imagination. L'imaginaire pousse à nier les peurs et les risques : il est « à côté » du réel. Par exemple, l'imaginaire capitaliste nie les risques du dérèglement climatique et ainsi pousse à continuer sur la même lancée, avec des discours qui rassurent. « *Nous pouvons continuer à nous développer de cette façon : ça va aller, on sera sauvés grâce à plus de technologies !* ». Cette fuite en avant profite aux grands capitalistes qui continuent ainsi à générer des richesses et peuvent faire des dépenses fastueuses dans le domaine de l'exploration de l'espace, entre autres. Le milliardaire Elon Musk, par exemple, raconte vouloir sortir de cette Terre en péril pour installer une colonie d'un million de personnes sur Mars... Bien évidemment, les pauvres sont les oubliés de son histoire !

Ces récits imaginaires anesthésient l'imagination qui elle, au contraire, pousse à sortir de nos routines, de nos cadres de pensée habituels en affrontant les peurs pour l'avenir. Pour Stengers, l'imagination prend les risques au sérieux, anticipe. Nous avons besoin d'histoires qui nous racontent, y compris par des partages d'expériences vécues, d'autres façons de vivre ensemble sur cette planète. Ouvrir notre imagination collective, c'est se donner plus de chances de faire face aux désastres de toutes sortes (pandémies, guerres, pauvreté ou encore désastres climatiques…) !

Durant ce week-end de formation, les participant.e.s ont ainsi été amené.e.s à nommer, partager les peurs qui les habitent. Non pas pour les dépasser, plutôt pour tenter de les traverser ensemble, d'en faire des leviers pour l'action au quotidien ! Comment donc ? D'une part, en prenant le temps de décrypter le récit dominant et ce qu'il produit concrètement dans nos vies. D'autre part, en produisant des récits à propos de ce qu'ils voudraient voir advenir : à quoi ressemblerait un avenir plus désirable, dans les divers domaines de la vie (mobilité, santé, école, emploi…) ?

Vous avez dit « récit » ?

La notion de « récit » est de plus en plus employée, y compris par des politiques. De quoi parle-t-on exactement ? Maëlle Dufrasne, formatrice à Ecotopie, distingue plusieurs types de récits : les méta-récits dominants (ou minoritaires) ; les récits émergents, les récits qui donnent prise et les récits fictionnels.

Les « méta-récits » ou récits « sociétaux » sont ces récits dans lesquels on baigne toutes et tous, des sortes « d'impensés » qui orientent nos vies sans nécessairement que nous nous en rendions compte. Ce sont les « autoroutes de sens » sur lesquelles nous entraîne le système dominant. Globalement, un modèle capitaliste qui colonise toutes les sphères de l'existence.

Ainsi, le dimanche, les participant.e.s ont d'abord été invité.e.s à prendre le temps de penser, d'analyser les méta-récits d'aujourd'hui. Imaginer ensemble une société plus désirable, dans laquelle il ferait mieux vivre, suppose de décoder, de mettre des mots sur ce qui nous écrase, nous aliène, ne nous convient pas (et d'identifier pourquoi !). Pour réaliser ce travail, les participant.e.s ont créé des fresques collectives en s'aidant de coupures de presse, d'images, de publicités qui « disent quelque chose » du méta-récit.

Que nous racontent les modèles dominants à propos de ce qu'est le « Progrès », une « vie réussie », le bonheur... ? Par exemple, comme l'avait dit en 2009 le publiciste Jacques Séguéla: « *Si à cinquante ans on n'a pas une Rolex, c'est qu'on a quand même raté sa vie* » ! Consommer, voilà qui serait essentiel. De même que « se développer » encore et toujours plus, mais pas dans n'importe quel sens ! Il nous est raconté que réussir à l'échelle d'un individu ou d'une société, c'est par exemple produire, accumuler des richesses matérielles, être compétitif, « dans la course » (contre le temps…), etc. Sans tenir compte des limites : celles de la planète Terre ou encore celles liées au corps humain. On pense au transhumanisme qui rêve d'individus augmentés par les technologies voire rendus immortels.

À côté du « méta-récit » qui imprègne nos modes de vies voire nos aspirations, d'autres types de récits existent. Maëlle Dufrasne parle de « **récits émergents** » : ce sont des ensembles de récits, moins visibles, moins perceptibles, qui coexistent dans les marges et qui inspirent « autre chose » que ce que nous fait vivre ou nous promet le récit dominant. Ils aident à faire face à nos peurs de toutes sortes, peuvent libérer du sentiment d'impuissance et aider à « résister au désastre » (pour reprendre l'expression d'Isabelle Stengers). Ces récits « autres » peuvent amener une mobilisation collective, en travaillant sur ce qui donne du sens, sur l'espérance.

Parmi ces récits « émergents », certains sont **réalistes** et en prise avec le quotidien. Ils s'ancrent dans le concret et parlent de situations vécues. On pense ici, parmi 1001 exemples, au film Demain ou encore au Balai libéré, un récent documentaire qui relate l'histoire d'une coopérative (voir pages 12 et 13 de ce numéro). La réalisatrice Coline Grando sous-titre : « Ecoutez cette histoire que l'on m'a racontée »… Celle d'une autre manière de vivre l'emploi, rendue possible : autre chose que la rentabilité à tout prix, que la subordination à une hiérarchie, qu'un rapport au temps effréné…

S'il s'agit ici d'un documentaire, il existe également des **récits de fiction** (films, littérature, peinture, etc.). Ils permettent de « rêver en couleurs » ce qu'on ne peut pas nécessairement vivre dans l'ici et maintenant. Ces récits « fictionnels » peuvent toutefois prendre appui sur des initiatives qui existent, qui émergent. Ainsi, pour clore le week-end, les participant.e.s ont visionné, avec enthousiasme, une vidéo réalisée par un jeune youtubeur, Vincent Verzat, pendant la pandémie de Covid-19, à l'intention de « celles et ceux qui, en 2020, doutaient qu'il soit encore possible de faire quelque chose ». En plein désarroi face aux crises sanitaire, sociale, économique et écologique, pour redonner du sens et motiver l'action (la sienne et celle d'autres), il décide de créer un **récit d'anticipation**. Il s'appuie sur le réel, à la fois sur les contraintes des crises et des chocs comme sur les expériences et les idées alternatives qui germent contre le capitalisme pour imaginer ce que pourrait devenir la société dix ans après. Son récit commence par : « On est en 2030 et je suis fier de ce qu'on a pu accomplir. »

À plusieurs moments du week-end, les participant.e.s ont eux aussi expérimenté la création de récits. Sous diverses formes (lettre à un ami, article pour le journal local, carnet intime, page de roman…), chacun.e s'est essayé.e à l'exercice à sa manière, pour exprimer ce qu'il voudrait voir changer dans la société et pour imaginer un avenir plus désirable. Des récits tantôt

« Un avenir désirable à l'horizon 2030.
Ce qu'il nous reste à faire »

https://www.youtube.com/watch?v=KB30j_igzyQ

très réalistes, comme ceux qui s'appuyaient sur des expériences de militance ; tantôt fictionnels ; tantôt à mi-chemin entre la réalité d'alternatives déjà là et des utopies pour un « autre monde ». Après avoir partagé leurs récits, les participant.e.s ont pu échanger sur ce que ce travail produit à la fois en eux, sur les autres, sur la société : ces récits redonnent de l'élan, de la motivation, de l'énergie… Ils inspirent, donnent du souffle pour (continuer à) agir concrètement, là où on a déjà les pieds. Ils relient : ils aident à se sentir moins seul.e pour mener des luttes. Au fil des partages, des envies « d'autre chose », des combats se rejoignent et se nourrissent, par endroits.

Mon fils,

Une chose extraordinaire est arrivée ! Figure-toi que tous les podiums ont disparu de la terre.

Chaque humain arrive à vivre en traversant les étapes de la vie à son rythme.

Les drapeaux, les médailles, les « coupes du monde » ont été remplacés et recyclés en livres de développement personnel spirituel ; un jour nouveau se profile à l'horizon.

Les critères d'ascension évoluent.

Dorénavant, la priorité est de progresser tout en cheminant vers plus de partage, de discernement et d'amour universel.

Ah oui ! Une très grande nouveauté : le monde invisible a détrôné le monde virtuel, l'inaccessible a supplanté l'immédiateté de l'avoir. Quel bonheur, mon fils !

Et tout ça fait germer notre enthousiasme dans l'Espérance… »

INTERVIEW

Propos recueillis par Bénédicte QUINET

Peurs, spiritualité, récits bibliques

Gabriel Pigache participait pour la première fois à un week-end Cefoc. Il est agrobiologiste de formation, naturaliste convaincu, passionné, et jésuite. Il vit depuis un peu plus d'un an à La Pairelle : le centre spirituel Ignacien, voisin de La Marlagne où se déroulait le week-end. Pour lui, les récits bibliques auraient été intéressants à aborder, au même titre que d'autres récits émergents, porteurs d'espoir. Car ces récits autorisent chacun.e à écrire son propre récit, à chercher du sens là où il y a du non-sens. Ils peuvent être réinterprétés en permanence, ils mettent en chemin. Justement, la question de la spiritualité avait été à la source des premières idées de contenu pour ce week-end. Cette proposition réouvrait l'intérêt, à suivre peut-être...

La Pairelle
Centre Spirituel Ignatien

Le Centre La Pairelle accueille les chercheurs de sens et les chercheurs de Dieu. Il propose des activités (journées, week-ends, formations, retraites selon la pédagogie des Exercices Spirituels de Saint Ignace de Loyola) afin que toute personne puisse, à partir du point où elle en est, faire son propre chemin.

Plus d'information sur leur site Internet :

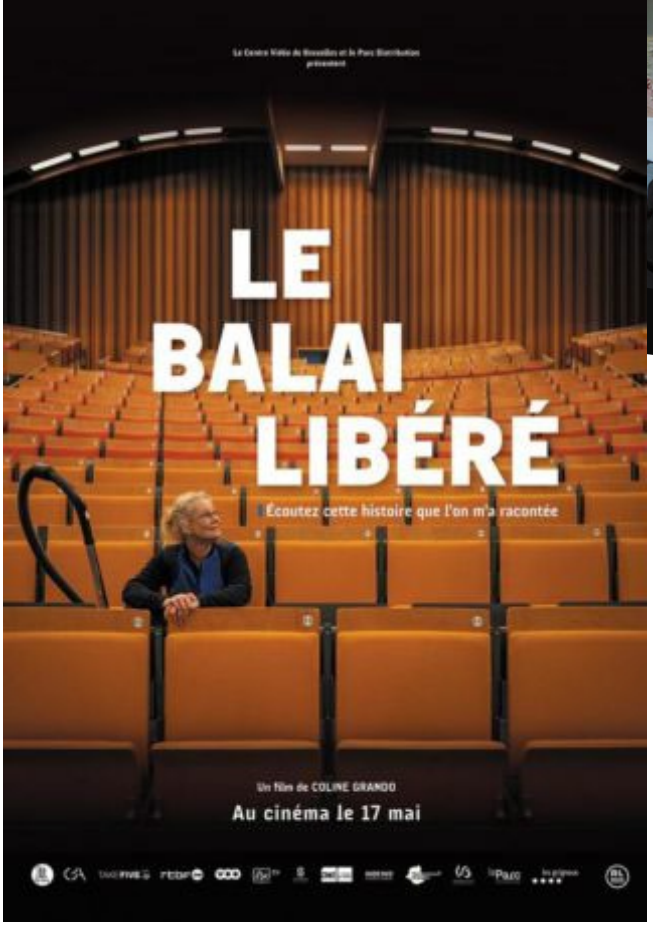
csilapairelle.be

Parmi les références de travail de cet écologiste curieux, en recherche constante, il y a l'encyclique du pape François. Une version vulgarisée, pédagogique inspire certaines formations proposées à La Pairelle : « Laudato si en actes ».

L'inspiration spirituelle de Gabriel est ignacienne mais avec une ouverture aux spiritualités d'aujourd'hui, comme par exemple une forme de spiritualité non religieuse de l'écopsychologue Joanna Macy : le TQR (Travail qui relie), proposée par les activités à La Pairelle. Ou encore le Campus de la transition, en France, **et son** « Manuel de la Grande Transition ».

Écoutez cette histoire

Dans les années 70, les femmes de ménage de l'université catholique de Louvain mettent leur patron à la porte et créent leur asbl de nettoyage, Le Balai libéré. 50 ans plus tard, le personnel de nettoyage de l'UCLouvain rencontre les travailleuses d'hier. Monique Kerouanton et Paul Verjans, tous deux actifs au Cefoc, ont connu de près cette histoire que la jeune réalisatrice, Coline Grando, a racontée dans un film documentaire, actuellement à l'affiche dans tous les bons cinémas !



INTERVIEW

Propos recueillis par Bénédicte QUINET

Monique, tu as fait partie de plusieurs groupes comme participante au Cefoc ; Paul, tu es depuis peu au conseil d'administration du Cefoc, et tu as contribué à la préparation du week-end d'avril dernier dont il est question dans ce numéro. Le 25 avril, après avoir participé à l'avant-première du film documentaire « Le Balai libéré », au Sauvenière, à Liège, et vous avoir entendus y intervenir à l'écran et depuis la salle, j'avais envie de faire la promo de ce film en vous donnant la parole. Quelle a été votre contribution au film et votre histoire au Balai libéré ?

— Monique : Quand la réalisatrice nous a contactés comme acteurs du *Balai libéré*, nous répondions avec les pieds de plomb car nous avons été beaucoup sollicités pour raconter cette histoire. Or, le plus souvent, ça n'a rien donné. Coline Grando est une toute jeune réalisatrice. Quand elle s'est demandé qui nettoyait à l'UCLouvain où elle faisait ses études, des amis lui ont raconté cette histoire très peu diffusée même à Louvain-La-Neuve où elle s'est déroulée : en 1975, à la suite d'une grève, les nettoyeuses de l'UCL licencient leur patron, et montent l'association *Le Balai libéré*. Elles en deviennent propriétaires, organisent elles-mêmes le travail qu'elles réalisent. Une fois débarrassées de l'intermédiaire du patronat, sur un modèle autogestionnaire, les ressources sont partagées, les salaires augmentés et mieux distribués. Moi, j'y ai travaillé 4 ans comme nettoyeuse et militante. Paul faisait partie des militants, présents dès le début, qui ont aidé les femmes à « virer leur patron » et à monter leur entreprise autogérée !

— Paul : À l'époque, je faisais mon stage d'assistant social dans un syndicat. J'ai été au courant tout de suite des actions menées, j'ai participé très tôt à leur assemblée générale. Et j'ai pu diffuser l'information dans les lieux où j'étais actif pour les soutenir : au mouvement chrétien pour la paix, à la Ferme du Biéreau (seul lieu d'animation culturelle à Louvain-La-Neuve à l'époque), à l'institut Cardijn où j'étudiais.

Le syndicat a été très soutenant aussi, avec une figure forte comme celle de Raymond Coumont. Je me souviens, par exemple, d'une des actions de sensibilisation qu'on voit dans le film, organisée par les femmes : l'enterrement symbolique du patron. Des jeunes au balcon de leur cercle d'étudiants ingénieurs, voyant passer le cortège, les ont traitées de fainéantes, leur disant de retourner au boulot. Raymond est monté, a forcé leur porte et leur a remis les pendules à l'heure ! C'est aussi lui, en collaboration avec les femmes, qui a rédigé cette lettre de licenciement du patron, qu'on le voit lire et redécouvrir, dans le film, le sourire aux lèvres. Une critique que j'aurais envie d'apporter, c'est quand Raymond Coumont dit qu'il faut utiliser la violence sinon on n'arrive à rien. Je fais partie du mouvement pacifiste, je crois que l'on construit une société en choisissant les moyens de la construire. Je crois que si l'on choisit la violence, on aura une société violente. Par contre, si l'on choisit la non-violence comme moyen d'action, on construit une société non-violente. C'est un choix moral et un choix stratégique : comment la population pourrait-elle s'allier au mouvement s'il est violent ?

Avec en tête la question de la violence, à propos d'un autre genre de violence que celle défendue par Raymond, je me rappelle cette prise de parole, dans le film, qui m'a particulièrement marquée : une ancienne aide-familiale explique qu'elle a choisi de quitter son métier car on ne lui permettait plus de le faire dans le respect des personnes, nécessaire pour les soigner. Elle explique qu'au moins, aujourd'hui, comme nettoyeuse à l'UCLouvain, si elle n'a pas le temps de laver une table vu les conditions de travail, ce

n'est pas grave, ce n'est qu'une table... Et pas une personne (âgée)… à nettoyer « à la chaîne » ! Et vous, quels passages du film auriez-vous envie de mettre en avant ? Qu'avez-vous particulièrement apprécié ?

— M : La réalisatrice a fait un travail colossal. Elle a permis de belles rencontres entre les anciens du *Balai libéré* et les travailleurs et travailleuses d'aujourd'hui qui ont parfois vu passer 4, 5, 10 entreprises différentes, avec chaque fois, une dégradation accélérée des conditions de travail. C'est incroyable ! Là où nous étions 6, 7, 8 voire 9 travailleuses, aujourd'hui, elles ou ils sont seul.e.s pour entretenir un bâtiment. Les femmes avaient organisé leur travail pour avoir fini à 15h30 pour aller rechercher leurs enfants à l'école. Elles prenaient une tasse de café ensemble, dînaient ensemble et parfois donnaient un grand coup pour avoir fini plus tôt et pouvoir fêter un anniversaire ! Comme le défendait Coline, lors du débat, ça devrait aussi pouvoir faire partie du travail. Aujourd'hui, ils dînent seuls avec leur smartphone ! Je suis pensionnée depuis plusieurs années, j'entends parler de burn- out en me demandant si ce n'est pas un peu exagéré de la part des travailleur. euse.s d'aujourd'hui… Mais quand j'ai entendu leurs conditions de travail aujourd'hui, je suis sidérée !

— P : J'ai particulièrement apprécié le respect de la parole des gens de la part de la réalisatrice. Il n'y a pas eu de détournement de la parole à d'autres fins que ce que les personnes voulaient dire. J'ai été marqué par le témoignage de Madame Devos qui dit qu'une fois que le travail du *Balai libéré* a été repris par une nouvelle firme, elle, qui était une super travailleuse, n'a plus rien foutu tellement elle était dégoûtée. Elle a été licenciée… Ou encore Julia et Chantal qui parlent des 12 meilleures années de leur vie de travailleuse (au *Balais libéré*) : elles avaient enfin quelque chose à dire ! Ou ce travailleur qui s'étonnait, quand il était enfant, que sa mère dorme en rentrant du travail de nettoyeuse : il fait pareil aujourd'hui et il la comprend, à présent car c'est un travail dur.

— M : Il faut se remettre dans le contexte de l'époque : aucune de ces femmes n'avait choisi ce travail. En fondant leur société, elles avaient un rôle, elles devenaient importantes. Je ne crois pas exagérer en disant que chaque mois, une délégation de femmes du Balai libéré allait visiter d'autres entreprises en lutte : Lip à Besançon (entreprise de montres) ; Salik dans le Borinage (entreprise de jeans)…

À l'époque, virer le patron, autogérer l'entreprise, ça semblait probablement aussi impossible que pour les travailleur.euse.s d'aujourd'hui… dans les yeux desquel.le.s on voit pétiller au cours du film comme un « et si... » !

Pour en savoir plus

Sur l'air du « Petit Âne gris » d'Hugues Aufray,
Écoutez cette histoire que l'on m'a racontée…

« Plus de contremaître, plus de brigadier
Pour faire leur travail, elles vont s'organiser
Pour faire leur travail, elles vont s'autogérer
Et aucune d'entre elles ne sera licenciée »

Cet extrait provient d'une chanson écrite pour ces femmes de ménage qui ont lancé une des plus étonnantes autogestions de l'histoire contemporaine: le Balai libéré. Si vous souhaitez en savoir plus sur l'histoire de l'autogestion en Belgique, ses chants, ses acteurs, ses têtes pensantes et sur l'entreprise coopérative du Balai libéré : **https://journals.openedition.org/histoirepolitique/607**

Libérons-nous des fake news

Le terme « fake news » est devenu commun dans notre vocabulaire. En français : « fausses nouvelles »! Est-ce vraiment un phénomène nouveau ? Comment discerner ces nouvelles trompeuses ? Par qui sont-elles diffusées et dans quel but ? Comment les analyser, en prendre distance ? Avec quels outils ? Pour quels enjeux ? La session d'Hurtebise 2022, à laquelle participait Dominique Desclin, et quelques autres formateurs Cefoc, visait à outiller les participants à ce sujet.

Dominique DESCLIN

Benjamin Biard, docteur en Sciences Politiques et chargé de recherche au Crisp présente les fake news comme une information mensongère, délibérément biaisée qui contribue à la désinformation et sert des intérêts personnels ou politiques. Le phénomène n'est pas nouveau. Au 1e siècle après Jésus Christ, l'empereur romain Néron accusait les chrétiens d'avoir incendié Rome. Au début du 20e siècle, dans la Russie tsariste, le Protocole des Sages de Sion, est présenté par les autorités religieuses et politiques de l'époque comme un plan de conquête du monde établi par les Juifs et les Francs-maçons. Au 21e siècle, le phénomène des fake news explose avec l'apparition d'internet et des réseaux sociaux.

Selon Benjamin, tout le monde a potentiellement un rôle dans le développement des fake news, soit en les diffusant, soit en les « likant ». De plus, elles sont « filtrées » par l'absence de vérification de l'information par paresse ; par la tendance à généraliser sa propre expérience ; par la confirmation : le fait que le cerveau a tendance à privilégier les infos auxquelles il croit déjà ; par les amorçages : le fait que le cerveau a tendance à privilégier une information selon le statut de la personne qui l'énonce.

Benjamin fait le lien entre les fake news et l'extrême droite : les personnes adhérant à l'extrême droite, présentes sur les réseaux sociaux, utilisent des fake news pour diffuser leur regard sur les enjeux migratoires, leurs attitudes contestataires avec une certaine charge émotive (la colère).

La vérité ?

Guillaume de Stexhe pose la question des fake news en ces termes : qu'est-ce qui fait que nous, humains, sommes capables de vérité(s) et aussi de non-vérité(s) ? L'expérience de vérité est à la fois simple et laborieuse, précise-t-il. Simple comme celle des enfants qui ouvrent de grands yeux sur le monde, et laborieuse comme celle des hippopotames qui essayent de s'y déplacer maladroitement. Il présente la vérité comme une présence de et à la réalité dans laquelle nous vivons. Nous la découvrons et puis nous en faisons l'expérience.

Voir est toujours lié à l'interprétation car la réalité est vécue de l'intérieur, de façon engagée. Elle renvoie aussi aux autres, puisque tout en partageant le même monde, ils le perçoivent ou le comprennent différemment.

Pour Guillaume, la vérité n'est pas un constat mais bien un rapport vivant à la réalité : il ne suffit pas de « voir », il faut aussi s'engager : « croire » à ce qui se montre…

La vérité est un choix, elle est un travail laborieux, entre le délire de la vérité absolue et le relativisme où toute opinion se vaut.

Vérité, mensonge et Bible

Ignace Berten montre comment la Bible peut éclairer le sujet et en tire des propositions éthiques.

Il se réfère à l'évangile de Jean : « *La vérité fera de vous des hommes libres* » (Jn 8,32). Ce texte est adressé à une communauté chrétienne du 1e siècle dans un contexte conflictuel. Il établit un lien étroit entre vérité et liberté.

Pour Ignace Berten, les fake news sont des paroles trompeuses qui engendrent un véritable aveuglement collectif. Trump les a utilisées en vue de son propre intérêt politique, économique et judiciaire. L'Église n'échappe pas au phénomène. Ainsi, la majorité conservatrice de l'épiscopat américain a soutenu le parti républicain et l'élection de Trump, en faisant de

la question de l'avortement le critère essentiel de tout jugement politique pour un chrétien. Alors que pour l'enseignement de l'Église, c'est la justice sociale qui est le premier critère.

Pour I. Berten, la vérité est une exigence éthique fondamentale à titre personnel et collectif. Elle est source de liberté véritable. La vérité est un choix de vie, une vie en fidélité et en cohérence avec ses convictions les plus profondes. Il se réfère à Jésus, qui fit preuve d'une grande liberté par rapport aux normes imposées et aux préjugés. Cette liberté fut libératrice pour les personnes et a ouvert un chemin de vie qui inspire encore aujourd'hui.

L'éducation populaire pour agir contre les fake news

Avec Guillaume Lohest, président des Équipes Populaires, la session posait la question du « que faire ? ». Il met en avant une série de points d'action de l'éducation populaire par rapport aux fake news.

Le premier point d'action est la colère : un sentiment puissant. Elle a souvent alimenté les moteurs de l'histoire, par exemple les syndicats, les mouvements d'action catholique et le socialisme. Aujourd'hui, elle s'exprime principalement via les réseaux sociaux et elle est récupérée par les populismes.

Le second point d'action est l'identification de l'adversaire. Il est multiple : « les médias », « les technocrates », un ensemble de facteurs ou une législation... donc un processus complexe. C'est la tâche de l'éducation populaire d'apprendre à comprendre la complexité.

Le troisième levier est l'action collective. L'invasion du Capitole par les partisans de Donald Trump nous montre comment les fake news peuvent arriver à mobiliser un public.. Cette action collective visait à exprimer le refus du résultat des élections en défaveur de Trump et à détruire le lieu symbolique du président. De son côté, l'éducation populaire construit des actions collectives en vue d'un meilleur vivre-ensemble et pour la conquête de droits.

Le quatrième point d'action est le sentiment de perte et de domination : en partant du sentiment de colère, les fake news maintiennent les gens dans une victimisation en bloc. L'éducation populaire visera plutôt à faire prendre conscience que les dominations ressenties sont en fait croisées et multiples. De même que les « dominés » sont une pluralité.

Les pistes de réflexion et d'action suggérées par Guillaume sont d'ordre individuel et collectif : accepter ses propres dissonances cognitives (contradictions), participer à la construction de nouveaux récits, pratiquer la Parêsia (parler vrai avec sa conviction profonde), lutter contre les inégalités sociales, occuper l'espace critique, réhabiliter les institutions... Le rôle de l'éducation permanente est d'accompagner les classes populaires à se forger un esprit critique, à décortiquer et déployer la complexité de la réalité pour mieux agir en vue d'un monde vivable pour tous.

Pour en savoir plus au sujet de la prochaine session de formation d'Hurtebise, qui aura lieu du 28 au 31 janvier 2024, sur le thème de l'espérance :

Arthur Buekens,
arthurbuekens@yahoo.fr

cefoc
CENTRE DE FORMATION CARDIJN

Centre Culturel d'ANS

Le Cefoc vous invite à

Une journée de rencontre et de réflexion à Ans

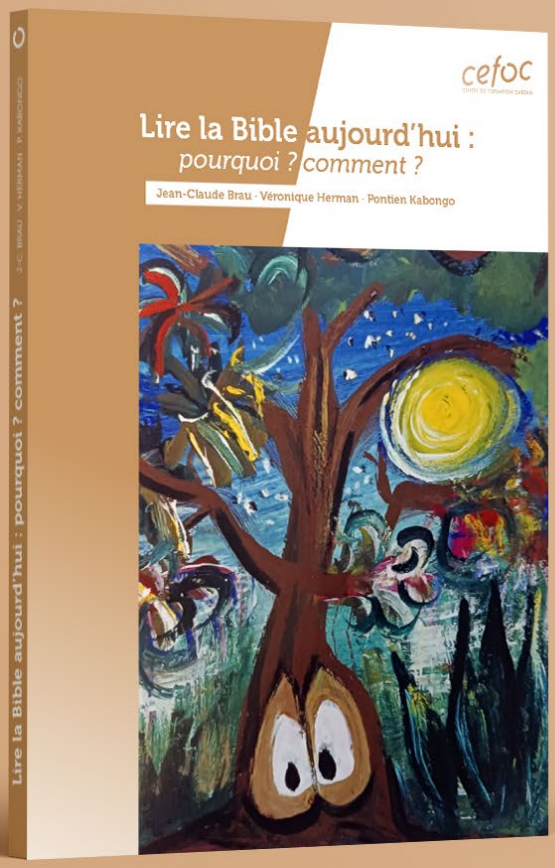
Organisée en partenariat avec le Centre Culturel d'Ans

Et nous le futur, *on l'imagine comment ?*

Où ? Au Centre Culturel d'Ans, Place des Anciens Combattants, N°1 - 4432 Alleur

Quand ? Le 29 juin 2023

Avec l'intervention de Liliane Fanello, animatrice d'ateliers d'écriture créative



Lire la Bible aujourd'hui : *pourquoi ? comment ?*

Jean-Claude Brau · Véronique Herman · Pontien Kabongo

Dans un contexte où la religion semble renvoyée aux oubliettes, pourquoi visiter des textes aussi anciens que ceux de la Bible, venus d'autres cultures ? Pourquoi s'y référer encore ? Peut-on y trouver un sens ? N'est-ce pas un exercice gratuit pour convaincus ou nostalgiques ?

Des événements récents au plan mondial (guerres, attentats, Covid 19…) autant que la préoccupation cruciale de l'avenir de la planète mettent en évidence la fragilité et les limites de nos cultures. Les questions « Comment vivre ? et pourquoi/pour quoi vivre ? » sont prégnantes. Et les offres de réponse foisonnent, reflets d'un monde désormais interculturel.

La conséquence va de soi pour la réflexion proposée ici : la lecture de la Bible, comme celle de toute littérature, ouvre sur un monde nouveau, avec ses contradictions et ses questionnements. Bien avant nous, d'autres générations ont affronté des questions comparables aux nôtres et ont légué une diversité de propositions à la lumière de leur foi en un Dieu libérateur. Après eux, aucune approche de la Bible ne peut se mener comme s'il s'agissait d'y trouver un sens unique et évident. Lire la Bible aujourd'hui avec d'autres, c'est se rendre disponible pour y découvrir une pluralité de sens.

Si vous souhaitez commander l'ouvrage,vous pouvez en faire la demande à l'adresse info@cefoc.be ou par téléphone au cefoc : 081/23.15.22

Prix : 20 euros + frais de port à verser sur le compte du Cefoc : BE97 0010 8274 8049

Centre de formation Cardijn (Cefoc) - rue Saint-Nicolas, 84 - 5000 Namur

☎ +32 81 23 15 22 ✉ info@cefoc.be @ www.cefoc.be